

DU TROISIEME ROYAUME

Из трећег краљевства / Iz trećeg kraljevstva

BORIVOJE ADAŠEVIĆ

EXTRAIT

Sur la charrette aux vieux papiers
(nouvelle)

© Traduit par Alain Cappon

Dans le limpide matin de mai, alors que je suis sur mon lit dans un demi-sommeil, par la fenêtre entrebâillée de ma chambre s'insinue un doux grincement. C'est dimanche. Pas de long trajet à pied jusqu'au bureau ni de sourires contraints des gens qui y pénètrent, pas de bordereaux d'expédition éparpillés sur le sol lors de l'enregistrement de documents et de déclarations dont j'ignore l'origine – la paix et le silence de ma chambre désertée, maman est sortie, mon frère a de nouveau dormi chez sa fiancée, et tout a un air bleu pâlichon, de mai. Avec la routine de qui est matinal, j'ouvre les yeux et me redresse lentement. Le grincement s'accroît mais continue de me baigner de son doux et vivifiant cliquetis. Je passe mon pantalon, j'enfile mes sandales, déjà je souris sans même encore lever les yeux vers la fenêtre. Je connais bien ce grincement, son appel décidé, mais je lui dois la vérité : toujours il me surprend. Il arrive en mai, avec le soleil qui s'évente dans le ciel ouvert, et il est tellement nouveau à chaque fois qu'il m'attire à lui. « Matilda Gašpar » tintent mes lèvres et ma langue telles des sonnailles. Ma silencieuse amie

conduit sa charrette aux vieux papiers. J'ouvre grand la fenêtre et la paume de main appuyée sur le chambranle de bois, comme au temps de mon enfance, d'un bond je suis dehors. Tout sourire, je m'élançai.

La cour traversée à toutes jambes, j'ai atteint le macadam de la route de banlieue et grimpé sur la charrette aux vieux papiers au milieu de journaux passés de couleurs, hérissés par le vent, de manuels d'économie politique, et de l'intégrale des mémoires d'hommes d'État restés célèbres par le mal qu'ils ont fait. La charrette donne une légère secousse, Matilda ralentit, puis tout reprend le tempo qui était le sien.

Elle est née à Osijek en 1941. Origine croato-tsigano-hongroise. En un mot : orpheline. À l'âge de un an, sa mère l'a abandonnée emmaillottée dans un pull devant la porte d'une maison à Zagreb, avec dans sa menotte ses seuls prénom et année de naissance griffonnés sur un petit bout de papier. (Ultérieurement, on devait établir aussi son lieu de naissance.) Dès lors, Matilda Horvat, tel était son nom à l'époque, traînera dans des foyers – comme elle se plaisait à le dire – « sans un quignon de pain », dormant dans des lits glacés, fréquemment humides, rêvant en permanence, derrière les carreaux cassés, à une autre vie. Elle s'arracha ainsi à l'étreinte d'une existence misérable, croate, pour tomber finalement dans une autre, serbe. À dix-huit ans juste révolus, elle épousa le directeur d'un parc d'attractions, un Croate du nom de Lujó Gašpar établi dans ma ville de P. en Serbie. Pour Matilda qui comprit bien vite le tragique de cette consécration, ce ne fut là que la continuation de sa vie au temps où elle séjournait en Croatie. Certes, elle avait désormais un « quignon de pain », mais son Lujó la battait toute la sainte journée au point que tout résonnait de hurlements et de plaintes. Il en fut ainsi des années durant, jusqu'au décès inopiné de Lujó Gašpar. Tard un soir de janvier, alors qu'il rentrait du café dans un état d'ébriété avancé et entendait sans doute emprunter le pont sur le fleuve, dans son emballage sans doute il s'engagea du côté extérieur du parapet. Il avança tout le temps qu'il eut un appui sous ses pieds. À l'endroit où la corniche s'arrondit et s'incurve, là où commence à se creuser un vide de quelque dix mètres jusqu'à l'œil gelé du fleuve, les semelles de Gašpar ne reposèrent plus sur rien et Matilda, rapidement, « se vêtit de noir ». Arrivèrent

ensuite les créanciers et les prêteurs, les joueurs à qui Lujó devait de l'argent, et tous, bribe après bribe, emportèrent l'héritage de la veuve – sans jamais qu'aucun ne lui eût posé la moindre question. Tout ce que Lujó Gašpar avait laissé derrière lui se volatilisa en un mois et demi, et il ne resta à Matilda que la maison ; et encore, pas celle où ils avaient vécu jusqu'à la mort de son mari, mais une autre au bout de la ville, décrépite et menaçant ruine, que dans le temps Gašpar avait de même gagné au jeu. Au fin fond de la cour, près de la palissade pourrie, Matilda trouva à l'aube d'une douce journée de mars la charrette qu'utilisait l'expropriétaire de la maison, un sang-mêlé tzigane, pour transporter des vieux papiers dont la vente avait pourvu à sa subsistance jusqu'à sa mort. (Le matin où, au terme de toute une nuit passée à jouer, il était rentré dépossédé de sa propre demeure, il s'était pendu à une branche du grand saule triste dans la cour.) Pour Matilda, la découverte de cette charrette fut un instant d'illumination fatidique. Dans un premier temps, pendant des mois, elle la poussa devant elle, collectant dans les rues de la ville, les conteneurs à ordures ou les décharges, des montagnes de papier journal, des kyrielles de livres, tout article en papier dont les gens, lâchant une bêtise pour une autre, se défaisaient. Un jour, un petit gars du voisinage, lui aussi miséreux, suggéra d'attacher à la charrette le vélo qu'utilisait, lui avait-on dit, l'ancien propriétaire pour la tirer. Au même endroit, près de la palissade qui se désagrégeait, ils arrachèrent aux mauvaises herbes et aux broussailles un vélo rouillé que le petit dégourdi eut tôt fait de réparer et de lubrifier – réparant et lubrifiant la charrette par la même occasion – et de mettre en ordre de marche. C'est à ce point que je réintègre cette histoire, moi qui écris ces lignes et qui, de bon matin, tandis que Matilda passe sous ma fenêtre au cours de mon enfance, saute par la fenêtre la paume de main appuyée sur le chambranle, traverse la cour à toutes jambes et bondis sur la charrette aux vieux papiers. À l'arrière, la ridelle est toujours enlevée si bien que le saut ne présente pour moi aucune difficulté. Matilda ne perçoit pas de changement de poids dans la charrette qui tressaute doucement derrière elle. Nous poursuivons notre course, longeons les arbres, les gens, les maisons. Nous glissons, aussi silencieux que des spectres.

C'est assis sur cette charrette que j'ai vécu mes premières fascinations : la première cigarette, ma première expérience de la femme être féminin, etc. Mais aussi d'autres, plus tardifs, à vrai dire de la maturité : c'est là qu'un matin ensoleillé de mai 1999, vers la fin de la guerre, j'ai fumé ma dernière cigarette (Matilda, décédée depuis longtemps, passe sous ma fenêtre avec la charrette dont les roues, à cause d'une longue inactivité, grincent), c'est là au demeurant que j'ai compris l'invincibilité du monde et toute l'insignifiance de l'être humain sans âme, sans contenu intérieur. Mais alors, pendant mon enfance, tandis que la charrette descend les premières rues de la ville en faisant son doux tapage, j'observe un épervier qui a intercepté un pigeon rue Nemčeva et l'ébouriffe, lui arrache les plumes et lui lacère la peau, ou Slavjanović, l'horloger, qui, fin soûl, a arrêté un policier et maintenant le serre dans ses bras et lui raconte quelque chose connu, je crois, de lui seul, ou la femme du voisin dans un hall d'immeuble qui se bécote avec un jeune gars, ou encore un pope qui a balancé un coup de pied à un chat – ou me serais-je moi-même forgé cette image dans ma tête par pur désir de voir quelque chose de tel se produire ? L'aimable rêveur a vécu en ce monde quantité d'expériences et ne s'étonne aucunement de ce qui s'offre à son œil interne. Le grand mur s'effondre dès lors que l'on souhaite que le proche atteigne à l'éternité, ne disparaisse jamais, que l'amour persiste et que ce soit là la seule chose que l'on puisse en dire. La charrette roule péniblement sur l'asphalte rugueux des rues de banlieue et je me doute que quelque part quelqu'un délivre mon visa pour le franchissement de la frontière céleste. Comme dans un monde autre, je murmure ce vers du poème *La Tombe* de Ujević¹ : « Une tombe m'attend. On la creuse pour moi. » Matilda peu à peu perd haleine, nous approchons du fleuve. Plus qu'un mètre ou deux et il va me falloir descendre. De ce fait, je me hâte de narrer la fin de l'histoire de sa vie.

Un soir, au début de février, Matilda ressentit un élancement de douleur à l'estomac. Le lendemain, déjà, le docteur qui l'avait auscultée diagnostiquait un kyste dans le

¹ Augustin Ujević (dit Tin U.) : (1891-1955), l'un des plus importants poètes croates.

bas-ventre. La maladie développée était incurable. Matilda mourut trois petits mois plus tard à l'hôpital la ville de P. Parmi ses quelques connaissances, il se disait qu'elle était décédée des suites d'un cancer vraisemblablement causé par la poignée métallique qu'elle appuyait sur son ventre en poussant la charrette les premiers mois où elle exerçait son nouveau métier. La funeste excroissance en elle grandit de semaine en semaine, jusqu'au jour où il fut impossible de ne pas la sentir. Matilda fut inhumée au cimetière proche de l'hôpital au pied d'un peuplier. (La dépouille mortelle de Lujó Gašpar reposait dans une tombe de l'autre cimetière.) Tandis que le cortège funèbre passait devant moi, j'ai regardé ces convives de la mort qui ricanaient en portant en terre celle qui avait voué une bonne partie de sa vie à collecter les déchets de leurs âmes, de leurs monstrueuses écoles, de leurs égarements. Après le convoi, quelqu'un a planté sur la tombe comblée le bulbe sagitté d'une fleur qui, aujourd'hui encore, éclôt. Longtemps je me suis demandé qui cela pouvait être. Sans pouvoir dépasser cette interrogation : était-ce quelqu'un qui, comme moi, avait passé les jours de son enfance sur la charrette de Matilda ? Sur sa tombe, on aurait pu graver : « Ci-gît Matilda Gašpar, une femme qui a fui la misère. »

Mais il est temps pour moi de descendre. La charrette poursuit son chemin avec toujours plus d'à-coups, Matilda paraît à bout de forces. À une vingtaine de mètres à peine du pont qui joint les deux rives du fleuve, je descends et je suis du regard la charrette qui s'éloigne affaiblie. Elle a passé le pont, longé l'ancien abattoir, pris la direction du cœur de la ville. Après une profonde inspiration je ferme les yeux. Lorsque je les rouvre, Matilda et sa charrette aux vieux papiers n'y sont plus. « On se reverra en mai » dis-je en tournant les talons.

Première édition :
Narodna knjiga, Belgrade, 2006.